

Tp 155 m / 28

ALFRED DUJET



La
Société d'Archéologie
de la Drôme

■

M. le chanoine Ulysse CHEVALIER

Membre de l'Institut

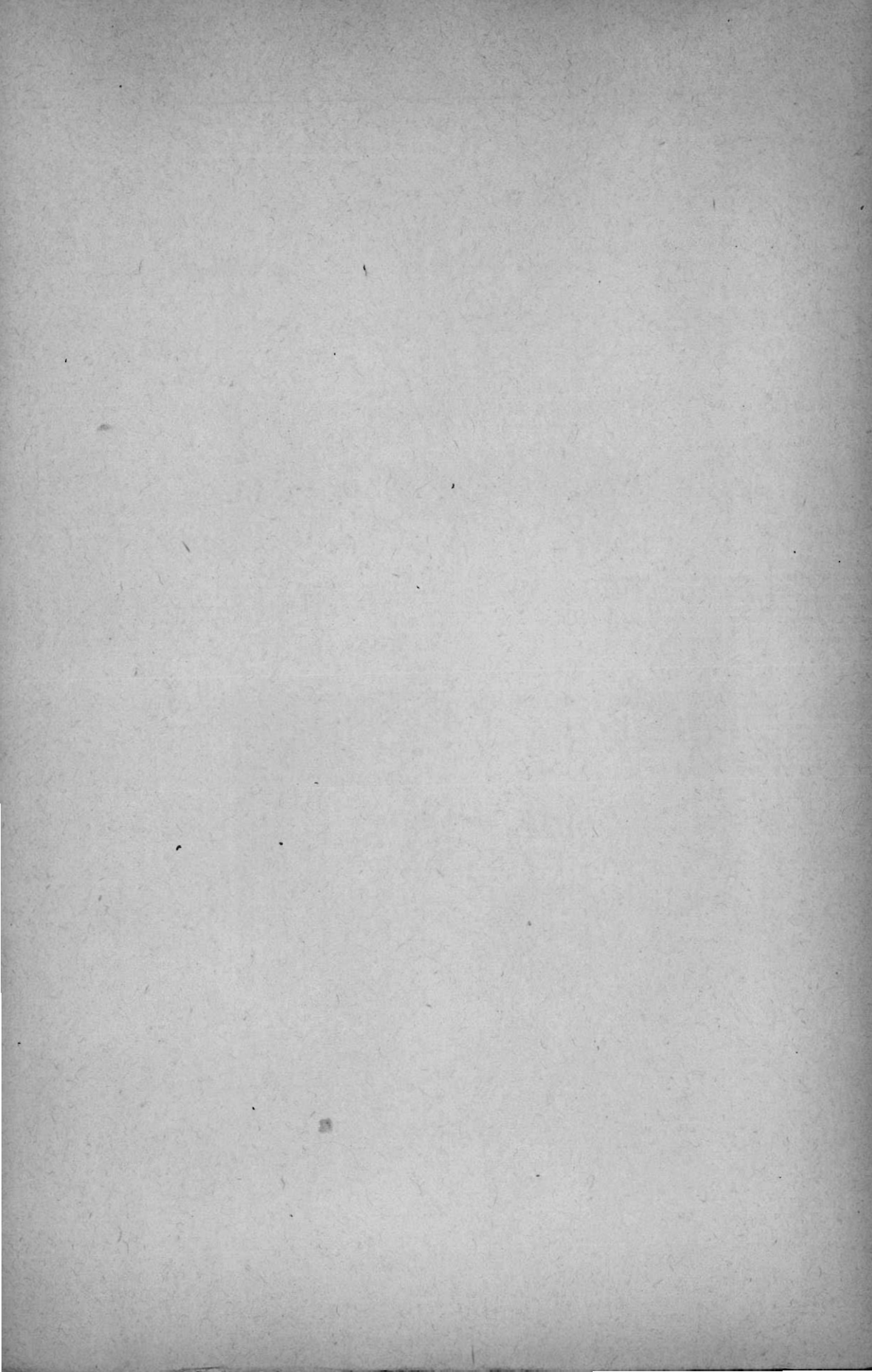


IMPRIMERIE
JULES CÉAS ET FILS
VALENCE

1913



Tp
82/m...



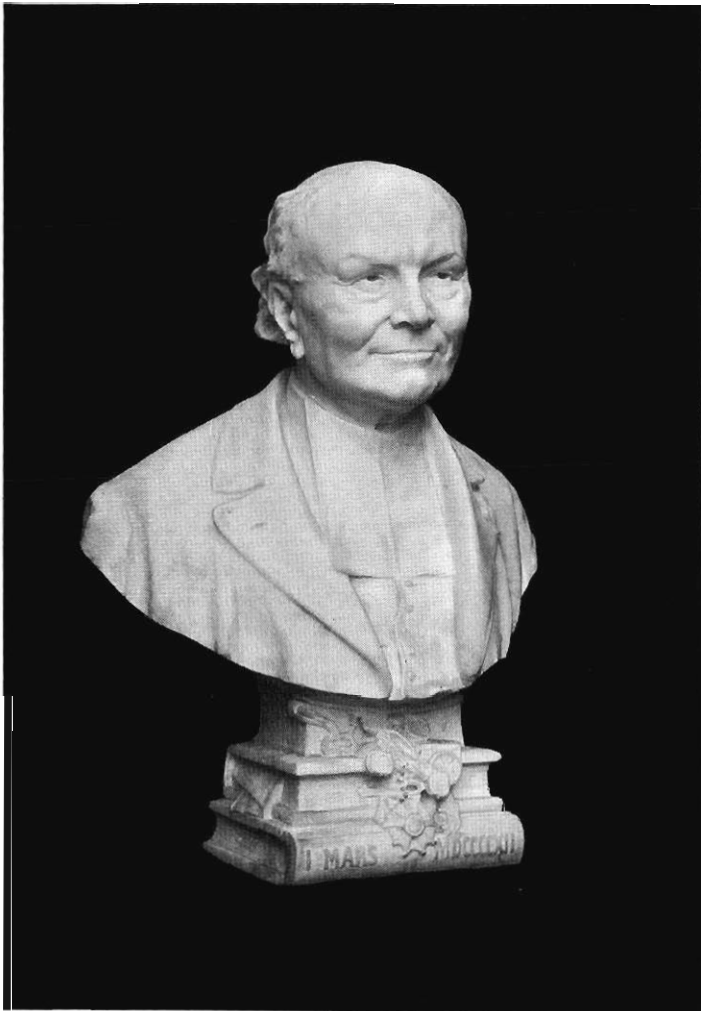
LA
SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE DE LA DROME

A

M. le chanoine Ulysse CHEVALIER

Membre de l'Institut

Extrait du *Bulletin*
de la *Société d'Archéologie de la Drôme*,
N° de janvier 1913 (Tome XLVII).



Buste du Chanoine ULYSSE CHEVALIER
Membre de l'Institut
d'après le marbre de Jean Chovel

ALFRED DUJET

La
Société d'Archéologie
de la Drôme

■

M. le chanoine Ulysse CHEVALIER

Membre de l'Institut



IMPRIMERIE
JULES CÉAS ET FILS
VALENCE

1913



LA
SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE
DE LA DROME

à M. le Chanoine Ulysse CHEVALIER

Membre de l'Institut



DÈS 1866 et 1867 paraissaient à Valence et à Grenoble de substantielles études d'histoire locale sous la signature C.-U.-J. Chevalier. Tout annonçait dans ces fortes esquisses le futur savant, dont la renommée n'a cessé de s'étendre comme le cercle de ses travaux. Doué d'une activité prodigieuse, l'abbé Chevalier a mené de front les publications les plus variées : « Vous travaillez, non pas comme un bénédictin, lui disait en ma présence un de ses amis, mais comme une congrégation de Bénédictins. » Le « Répertoire des Sources historiques du moyen âge » est bien le plus vaste dictionnaire historique et bibliographique qu'un seul homme ait jamais entrepris. Cet ouvrage, conçu sur un plan tout à fait original, a donné aux investigations sur le moyen âge une vigoureuse impulsion. En même temps l'auteur fondait une Revue

d'histoire locale, publiait avec une rigoureuse méthode de nombreux cartulaires et recueils de documents Dauphinois, quantité d'articles dans nombre de Revues historiques et livrait à intervalles rapprochés les dix-huit volumes de sa Bibliothèque liturgique. Et chaque année, son œuvre s'accroît de nombreuses et très importantes publications, comme les cinq volumes in-4° de la *Gallia christiana novissima* et ce colossal *Regeste Dauphinois* dans lequel il a réuni l'analyse d'environ 30,000 documents sur le Dauphiné, des origines chrétiennes à l'année 1349.

Aussi, nul ne s'est étonné lorsque le 1^{er} mars 1912, l'Académie des Inscriptions a donné à notre illustre compatriote le fauteuil de M. Edmond Saglio.

Pour commémorer cette élection, la Société d'Archéologie de la Drôme, à laquelle il appartient depuis sa fondation comme membre titulaire et aujourd'hui comme président d'honneur, ouvrit immédiatement une souscription destinée à offrir à M. Chevalier son buste en marbre. Cette souscription reçut un si bon accueil qu'il fut décidé, peu après, d'employer une partie des fonds à une seconde édition de la *Bio-Bibliographie* du nouvel académicien. La première avait été dressée en 1903 par Mgr Bellet, à l'occasion de l'achèvement du « Répertoire des Sources historiques ».

Sept mois après l'élection le buste était achevé, le volume imprimé, et la Société était convoquée pour le 1^{er} octobre 1912 à une réunion extraordinaire, tenue à l'Hôtel de la Croix-d'Or, à Valence, à l'effet de remettre au savant dauphinois ce double souvenir commémoratif.

Tout d'abord, notre président, Mgr Ch. Bellet, offrit à M. Chevalier un banquet, auquel sa famille et ses amis,

ainsi que les membres du Bureau de la Société avaient été invités. Le président avait à sa droite M^{me} Jaboulet, M. Ulysse Roux et M. le chanoine Mazet, doyen du chapitre de Valence ; à sa gauche, M. Maurice Faure, Sénateur de la Drôme et ancien Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, M^{me} Tournaire et M. le général Faure-Biguet. En face, M. le chanoine Ulysse Chevalier, qui avait à sa droite, sa cousine germaine, M^{me} Ulysse Roux, son cousin, M. le chanoine Jules Chevalier et M. Richard-Bérenger, conseiller général de l'Isère ; à sa gauche, son beau-frère, M. Magnard, M. Villard, vice-président de la Société, et M. Chorel, artiste, auteur du buste.

Dès le début, et grâce au tact exquis de notre président, une animation contenue règne dans la salle ; on a l'impression d'une grande et heureuse famille assemblée. Tout à coup, on s'aperçoit de la disparition discrète de M. Chevalier, désireux de prendre un instant de repos. Il réapparaît au moment des toasts.

M. le chanoine Mazet prend le premier la parole :

VÉNÉRÉ MAÎTRE ET CHER CONFRÈRE,

En proposant votre santé, dans ce banquet d'amis, si heureusement organisé par notre honorable Président, permettez-moi de vous saluer d'abord de ce titre de Maître. Vous y avez droit : vos savants travaux ont ouvert la voie à un grand nombre d'investigateurs ; et puis, en France, l'illustre Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, à laquelle vous appartenez désormais, n'est-elle pas à la tête des sociétés qui, comme la nôtre, cherchent, en fouillant le passé, à établir l'histoire du pays sur des bases solides, sur des documents certains ?

Aussi, nous, membres de la Société d'Archéologie et de Statistique de la Drôme, nous sommes heureux et fiers de l'élection qui vous a donné entrée dans l'Institut de France. Ce choix, émanant d'une assemblée qui renferme les juges les plus compétents dans le savoir, est une magnifique récompense pour votre persévérant labeur. C'est pour notre Société départementale un honneur et un encouragement à continuer l'œuvre si bien commencée par vous, cher Maître, par les savants modestes, dont le souvenir est dans nos cœurs et dont les travaux forment, pour notre Société, un riche patrimoine.

Nous nous associons avec empressement aux éloges qui vous sont adressés par tout le monde savant, par ceux qui aiment leur pays et savent applaudir aux succès d'un homme d'études et d'un vrai patriote. Mais, un autre titre m'engage à prendre la parole. Puisque l'âge m'a établi Doyen du Chapitre de la Cathédrale de Valence, qu'il me soit permis d'adresser au vénéré chanoine Ulysse Chevalier, au nom de ses confrères et des miens, l'hommage très affectueux de nos félicitations.

Cet hommage est de notre part une dette de reconnaissance.

Vos nombreuses découvertes en documents oubliés ou perdus forment une riche bibliothèque. Voulons-nous connaître la valeur d'un tel trésor ? Écoutons l'appréciation donnée, il y a près de mille ans, par un *Valentinensis* qui, avant d'être un des fondateurs de l'Ordre des Chartreux, avait été formé à la vertu et à la science dans l'Eglise de Valence, « à laquelle il fera honneur à jamais », dit Mgr de Catellan. Je le cite volontiers : Guigues de St-Romain, né dans les environs de Chabeuil, est assurément un de vos familiers, cher Monsieur Ulysse, et je crois pouvoir dire que, certainement, vous auriez été un bibliothécaire selon son cœur. Selon « l'Histoire littéraire de la France », dom Guigues aimait à faire ressortir le double sens du mot latin *armarium*, signifiant également *bibliothèque* et *arsenal*. De même qu'une for-

teresse a besoin d'un arsenal, disait-il, de même une Eglise doit avoir une bibliothèque. A l'une, il faut des armes pour repousser l'ennemi ; à l'autre des armes pour gagner les cœurs et assurer le triomphe de la vérité.

A la composition du pacifique arsenal, rêvé, vers la fin du x^e siècle, par un chanoine de St-Apollinaire, vous, cher confrère, vous avez de nos jours vaillamment collaboré.

Citons une de vos principales œuvres, cette immense collection des hymnes chrétiennes, composées au moyen âge : vous en avez inventorié 42.060 !!!

Quelle magnifique flore ! Fleurs monastiques, fleurs nées dans la solitude, hymnes chantées au départ pour la Croisade, hymnes nationales et pieuses ! Quel souffle puissant de poésie a fait vibrer les cœurs des masses populaires réunies sous les vastes voûtes de nos Cathédrales ! N'y-a-t-il pas, dans ce nombre d'hymnes, de mélodies variées, une preuve de l'universalité du sentiment religieux qui les a inspirées et de la haute éducation artistique dont nos églises ont été les grandes écoles ?

De nos jours, nous nous sommes repris à aimer cette architecture nationale qui a élevé, sur notre sol de France, tant d'édifices religieux ; mais pour rendre à nos églises toute leur beauté, il faut leur rendre la vie que leur communiquaient les hymnes chantées par tout un peuple.

On raconte qu'après avoir achevé la statue de Moïse, Michel-Ange, admirant son chef-d'œuvre, le frappa de son marteau, en lui disant : « Parle donc. » Le grand artiste comprenait que, sans la parole, quelque beau que soit un chef-d'œuvre, ce n'est qu'un être inanimé.

Par votre hymnographie, mon cher confrère, vous facilitez l'étude de la poésie religieuse de nos pères et vous en préparez le réveil.

Nous tous qui aimons l'art national, nous tous qui étudions le passé pour y retrouver et faire revivre tout ce qui a fait

l'honneur de notre Patrie, nous vous sommes très reconnaissants de tant de précieuses découvertes.

Nous souhaitons santé et longue vie à l'élu de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, au vénéré chanoine Ulysse Chevalier.

M. Villard, vice-président de la Société, adresse à M. Chevalier des félicitations sincères, émues, et qui, dans leur brève concision, font grande impression.

Mgr Bellet se livre à l'une de ces brillantes improvisations dont il est coutumier, et termine par un accent tout vibrant d'éloquence : « A vous, cher ami, et savant collègue, à vous qui êtes la gloire de votre famille, de notre province et de notre Société. En l'honneur de la patrie dauphinoise vraiment fière de son fils ! »

M. Chevalier se lève alors et répond par ces belles paroles écoutées avec une religieuse attention :

MONSEIGNEUR ET CHER PRÉSIDENT,
MONSIEUR LE DOYEN,
MESDAMES,
MESSIEURS,

Les mots me manquent pour vous dire toute ma joie à me trouver au milieu de vous. Vous avez voulu réunir dans une fête intime les membres de ma famille, toujours si affectueux pour moi, avec mes confrères dans le clergé et mes collègues de la Société d'Archéologie ; c'est là, entre autres, l'une des surprises de votre ingénieuse amitié, mon cher Seigneur et Ami : soyez-en remercié.

Vous avez tenu aussi à préciser le sens de cette fête par des éloges trop flatteurs pour ma personne et les appréciations les plus bienveillantes pour mes travaux.

Si ces derniers ont rendu quelques services à la science, mes ambitions se trouvent réalisées.

Lorsque je me décidai à retirer de l'oubli les coutumiers de nos vieilles cathédrales, je presentais, Monsieur le Doyen, qu'il se rencontrerait des esprits capables de s'éprendre, comme vous, de la poésie des liturgies d'un autre âge ; il n'est pas moins important de se convaincre qu'on y trouvera des éléments indispensables pour reconstituer dans leur vivante réalité les mœurs de nos pères, car l'église était pour eux la grande maison de famille, près de laquelle on se groupait, où l'on priaient souvent.

Il vous a plu de rappeler, Monsieur le Sénateur, Monseigneur et cher Président, et vous aussi, mon cher Collègue, mes efforts constants pour combler les lacunes encore nombreuses dans les annales de notre province : c'est l'œuvre que nous avons accomplie en commun dans la Société d'Archéologie.

Chacun de nous, selon ses possibilités, a payé son tribut à la terre natale. Vous l'avez fait avec plus d'éloquence que nous tous, Monsieur le Sénateur et honoré Collègue : vous avez fait revivre l'un de ses héros les plus populaires, le général Championnet ; chef de l'Université, vous avez prescrit au corps enseignant d'apprendre à tous les enfants de France l'histoire de leur cité ou de leur village. Vous aviez compris que la terre devient féconde si elle est aimée et que de son sein germent les grands peuples comme y croissent les blés.

Je bois à votre santé, Monseigneur, Mesdames et Messieurs, à la prospérité de la Société d'Archéologie, à l'union de toutes les bonnes volontés pour la glorification de la patrie Dauphinoise.

Le banquet terminé, les convives se dispersent pour se retrouver, au bout d'une demi-heure, dans la salle où doit se tenir la séance qui est publique. Elle est ouverte par Mgr Bellet, président, entouré des membres du bureau, savoir : à sa droite, M. U. Chevalier,

M. Villard et M. Colomb ; à sa gauche, M. le général Faure-Biguët, M. Estienne, secrétaire, et M. Gaillard, trésorier.

M. le président mentionne ceux de nos collègues qui ont exprimé par lettres leurs regrets de ne pouvoir assister à la séance, savoir :

M. le colonel de Malherbe ; M. de Bouffier ; M. Emblard ; M. Giraud-Jordan ; M. Tracol ; M. Mellier ; M. Julhiet ; M. Albert Argod-Mossant ; M. Casimir Mossant ; M. Rambert George ; M. de Leusse ; M. Lacour ; M. Roux ; M. Béranger. Enfin Mgr de Ragnau a eu la délicate attention d'envoyer de Paris un télégramme de chaleureuse adhésion, lu par le Président.

On procède ensuite à la nomination de trois membres titulaires :

M. Henri FERRAND, président de la Société des Touristes du Dauphiné, présenté par M. le Président et M. le chanoine Ulysse Chevalier ;

M. GIRAUD-JORDAN, présenté par les mêmes ;

M. CHAVANET, curé de Saint-Bonnet-de-Valclérieux, présenté par M. le chanoine Jules Chevalier et M. Valernaud.

M. le Président se lève et prononce le discours suivant :

MESDAMES,
MONSIEUR LE SÉNATEUR,
MESSIEURS ET CHERS COLLÈGUES,

La séance de ce jour revêt un caractère de fête et de joie qui ne va pas sans quelque fierté.

On risque peu de se tromper en affirmant qu'elle fera époque dans les Annales de notre Société.

Tout d'abord, une première dérogation à nos usages s'imposait. Les heureuses circonstances que vous savez nous ont créé l'obligation — très douce d'ailleurs — de nous réunir dans un local autre que celui de notre domicile habituel où nous aurions été par trop à l'étroit, et nous avons dû demander à l'Hôtel de la Croix-d'Or une salle plus spacieuse et bien aménagée.

C'est que cette réunion, la plus nombreuse que nous ayons jamais tenue, constitue avant tout une fête familiale où, dans une parfaite communauté de sentiments, nous sentons vibrer nos âmes et nos cœurs battre à l'unisson. En pourrait-il être autrement quand nous venons tous exprimer nos plus chaleureuses congratulations à celui qui, par sa valeur personnelle et l'importance de ses travaux, a vu sa carrière scientifique récompensée et couronnée par son admission à l'Institut de France !

Comme on l'a dit justement, « L'Académie des Inscriptions s'est honorée elle-même en l'honorant. » (1)

Mais, s'il est une société savante à laquelle puisse revenir une bonne part de ce grand honneur, tout comme à la propre famille du nouvel Académicien, n'est-ce pas la nôtre ? mes chers collègues. N'y avons-nous pas le meilleur droit ? Et ce droit ne nous crée-t-il pas un devoir, qui est de présenter à notre illustre collègue le double hommage de notre gratitude et de nos félicitations ?

Ce devoir, nous avons voulu le remplir dans la mesure du possible et de la manière qui convenait le mieux. Dès que fut connu le résultat de l'élection du 1^{er} mars dernier, notre premier mouvement — le bon, comme on sait, — fut d'ouvrir une souscription dans le but d'offrir à M. le chanoine Ulysse Chevalier un souvenir commémoratif qui attestât pour toujours notre très sincère admiration.

Quel pouvait être ce souvenir, sinon celui que nous indiquait un précédent, alors qu'en 1896 la Société eut à célébrer

(1) Lettre de M. Jean Guiraud au président de la Société.

la nomination de M. Lacroix comme chevalier de la Légion d'honneur? Dans une séance, que beaucoup d'entre vous n'ont pas oubliée, on lui remit son buste en bronze. La maquette de cette œuvre, placée dans la salle de nos séances, fait revivre parmi nous la mémoire de notre ancien et dévoué secrétaire.

A côté de cette maquette en figurera désormais une autre, celle du buste en marbre que nous offrons aujourd'hui à M. Ulysse Chevalier.

Je dois le dire ici, une seconde maquette sera offerte par notre Société à la Bibliothèque de la ville de Grenoble dont la Municipalité a tenu à s'inscrire généreusement parmi les souscripteurs, car, selon la belle parole de son chef, M. Cornier, « le maire de Grenoble ne saurait oublier que M. le chanoine Ulysse Chevalier a bien mérité de l'histoire du Dauphiné et de son ancienne capitale. » (1)

Si ce témoignage avait besoin d'être à nouveau justifié, ne le serait-il pas aujourd'hui par la publication, si impatiemment attendue, du *Regeste Dauphinois*, œuvre capitale comprenant l'analyse d'environ 30,000 documents imprimés et manuscrits? Le premier fascicule in-4° vient de paraître. Il renferme 1894 numéros et s'arrête au 25 mars 1051. Le second est presque achevé d'imprimer (2). Puisse le vaillant auteur mener à bon terme ce monument d'érudition qui servira de base à toute notre histoire médiévale!

En ouvrant notre souscription, nous ne doutions pas de son succès. Mais il a été tel, que, franchement, il a dépassé nos espérances. Un pareil résultat nous a permis de réaliser le désir, longtemps caressé, de donner une nouvelle édition de la *Bio-bibliographie* de M. Chevalier.

La première, parue en 1903 et très vite épuisée, était devenue rare à ce point qu'elle atteignit, en vente publique, des prix vraiment excessifs.

(1) Lettre de M. Cornier au président de la Société.

(2) Actuellement (26 décembre), le deuxième fascicule est paru. Le troisième va paraître.

Notre nouvelle édition a été soigneusement revue, rectifiée et mise au point. En 1903, la *Bibliographie* comptait 466 numéros ; elle en compte aujourd'hui 519. C'est donc, en neuf ans, une augmentation de 53 publications, dont plusieurs très importantes. Ce simple détail méritait d'être signalé.

Quant au buste en marbre, il est dû à un artiste lyonnais, M. Jean Chorel, qui n'en est plus à faire ses preuves. Nous ne devons pas lui ménager nos éloges, car ils sont amplement mérités. Entre ses mains habiles, le modelé d'abord, le ciseau ensuite, ont rendu d'une manière puissamment évocatrice la physionomie très fine, complexe aussi, du travailleur infatigable dont le regard brille d'une pénétrante vivacité.

Bref, la ressemblance est frappante, et vous pouvez en juger puisque cette œuvre d'art se présente aujourd'hui à vos regards comme à votre admiration.

MONSIEUR LE SÉNATEUR,

Votre présence au milieu de nous est un grand honneur pour la Société d'Archéologie de la Drôme, et nous ne saurions trop vous en remercier. Elle prouve à elle seule que les hommes de toute opinion, mais justes et sincères — et c'est le cas — peuvent, et, dès lors, doivent se rapprocher et s'unir, car l'entente ne leur est jamais difficile. C'est que nous vivons ici dans le domaine supérieur des grandes choses de l'intelligence, notamment dans l'amour de la terre natale, dont vous avez éloquemment défendu l'histoire, les idiomes, les traditions et les légendes qui, au demeurant, constituent un apport considérable à l'histoire et à la littérature de la France. Il y a là une atmosphère reposante de calme et de sérénité qui aide efficacement à l'union et à la concorde, sans lesquelles rien n'est durable.

Ainsi en est-il dans notre Société, véritable famille, pour un peu je dirais, république des lettres, d'où sont impitoyablement exclus les moindres germes de dissension, et où ne

pénétrant jamais les bruits du dehors, ceux surtout de la politique qui seraient pour nous un véritable fléau.

Et, puisque vous goûtez les nobles jouissances de l'esprit, permettez à un vieux Lamartinien cette réminiscence poétique :

Ici viennent mourir les derniers bruits du monde ;
Nautoniers sans étoile, abordez ! c'est le port ;
Ici l'âme se plonge en une paix profonde,
Et cette paix n'est pas la mort.
Ici jamais le ciel n'est orageux ni sombre ;
Un jour égal et pur y repose les yeux (1).

I

M. Ulysse Chevalier nous appartient depuis le jour même de la création de notre Société. Ce jour-là, 8 février 1866, « dans la grande salle de la bibliothèque de Valence » (2), quarante-quatre membres se réunissaient en vertu d'une convocation approuvée par M. de Montour, préfet de la Drôme. Quarante-six autres avaient envoyé leur procuration. De ces quatre-vingt-dix membres, quatre seulement survivent aujourd'hui : M. Emilien du Port-Roux, M. Ulysse Chevalier, M. Jules Chevalier, son cousin et M. le docteur Alcide Maurin. Saluons ces quatre derniers témoins de notre Société à son berceau, et demandons à Dieu de les garder longtemps à notre reconnaissante affection.

Sans plus tarder, le jeune abbé Ulysse Chevalier se mit à l'œuvre et commença, dans le *Bulletin* de la nouvelle Société, cette carrière d'érudit qui devait prendre l'extension et la notoriété que l'on sait. Son premier article, signé XXX., était le substantiel compte rendu d'un livre auquel le temps n'a rien enlevé de sa valeur : *Essais historiques sur les hôpitaux et les institutions charitables de la ville de Romans* par le docteur Ulysse Chevalier, qui fut signalé « comme analyste

(1) LAMARTINE, *Premières méditations poétiques*.

(2) *Bulletin de la Société d'Archéologie de la Drôme*, t. I, p. 7.

fidèle, historien impartial, économiste éclairé, homme de bien et chrétien ». On le voit, c'était débiter par un acte de piété filiale qui n'est pas resté sans récompense. La fête de ce jour ne le prouve-t-elle pas éloquemment ?

L'année suivante (1867) il donnait, dans le second volume du *Bulletin*, un autre compte rendu consacré à l'*Essai historique sur l'abbaye de Saint-Barnard et sur la ville de Romans*, par M. Giraud. Ici, un sentiment de respectueuse gratitude inspirait l'auteur, car M. Giraud, qui avait deviné en lui une véritable vocation scientifique, ne cessait de lui prodiguer ses conseils et ses encouragements, enfin, il lui avait ouvert sa riche bibliothèque des Clairmonts où, sous la direction de cet homme de bien, le futur membre de l'Institut fit ses premières armes. Cette intéressante situation intellectuelle, non moins que son prodigieux développement, ont été mis en relief par un homme de la plus rare distinction, le regretté Henry Morin-Pons.

Voici ce qu'il en disait dans une fête intime qui, en 1903, réunissait plusieurs amis chez M. le chanoine Ulysse Chevalier, pour célébrer l'achèvement du *Répertoire des sources historiques du moyen âge* :

« J'ai des souvenirs très doux, dus à l'ami que nous fêtons aujourd'hui. Il était encore bien jeune lorsqu'il me fut présenté par un digne client de ma maison de banque, Paul-Emile Giraud, ancien député de la Drôme. Nous étions tous trois, quoique d'âges différents, très épris du passé de notre vieux Dauphiné. Paul-Emile Giraud venait d'attacher son nom à la reconstitution du Cartulaire de Saint-Barnard, dont le manuscrit original n'avait pas encore été retrouvé : monument de haute érudition, base de son *Essai sur l'histoire*, et de toute histoire, *de la ville de Romans*. Chez cet homme de savoir et de bien, la bonté native s'alliait à la clairvoyance ; il avait de bonne heure compris l'avenir réservé à son jeune concitoyen. Nourri à la forte école de son père, le docteur Ulysse Chevalier, l'élève devenait un maître, oui, un maître

par la science et la conscience, par l'ingénieuse pénétration de sa critique, par la prodigieuse fécondité de sa plume alerte et disert. Et vraiment, quand on parcourt le catalogue de son œuvre qui grossit tous les jours, on est tenté de se reporter au xvii^e et au xviii^e siècle, alors que dans nos grandes corporations religieuses, le nom d'un membre décédé demeurerait seul inscrit sur les travaux successifs de ses continuateurs — et ne serait-on pas en droit de croire que plusieurs générations auraient été nécessaires pour créer cet ensemble qui porte l'unique signature de l'abbé Ulysse Chevalier. » (1)

Avec cette élévation de pensées et cette délicatesse de langage qui l'ont toujours caractérisé, Morin-Pons a bien dit les choses et son appréciation restera.

II

La réputation du jeune érudit ne tarda pas à se répandre. Vous dirai-je comment j'en eus le premier écho ? L'occasion est trop belle, la tentation est trop forte pour ne pas donner une grosse entorse au mot fameux de Pascal : « Le moi est haïssable. »

Elève du Lycée de Grenoble, j'y ai compté d'excellents camarades, entre autres celui qui est devenu le bibliophile dauphinois par excellence, Edmond Maignien, Grenoblois comme moi, et aujourd'hui conservateur de la Bibliothèque de notre ville natale.

Tous les deux, dès 1863, à peine âgés de 17 ans, nous éprouvions déjà un goût très prononcé pour l'Archéologie et les choses du passé. C'est dire que l'histoire locale nous attirait passionnément.

Tout cela n'allait pas sans illusions, sans naïveté parfois, sans inexpérience toujours. Heureusement que nous rencon-

(1) *M. le chanoine Ulysse Chevalier. Son œuvre scientifique. Sa Bio-Bibliographie*, 1^{re} édition, 1903, p. 103.

trâmes sur notre route un vénérable ecclésiastique, M. le chanoine Auvergne, alors secrétaire de l'évêché de Grenoble où il est resté plus de cinquante-deux ans. M. Auvergne était un érudit très modeste qui, dans les loisirs que lui laissaient ses nombreuses occupations, avait publié les Cartulaires de Saint-Robert et des Ecouges, grâce à l'intelligente libéralité de l'Académie delphinale, dont il était membre titulaire.

Il avait été en correspondance assez suivie avec Paul-Emile Giraud, qui l'avait en haute estime, et, sous la direction de Benjamin Guérard, membre de l'Institut, il avait collaboré à l'édition des Cartulaires de Saint-Hugues.

Tel était le maître qui nous donna les premiers éléments de paléographie et de diplomatique.

Joignant les leçons de choses à la théorie, il nous communiqua des chartes du XIII^e siècle, provenant de l'abbaye des Ayes, chartes que nous devons lire et transcrire.

Le bon chanoine avait l'habitude, après son dîner, de faire une promenade au Jardin des Plantes, où il disait son bréviaire. Il s'en acquittait si consciencieusement qu'un jour, la lionne échappée de sa cage, passa tout à côté de lui sans qu'il en parût autrement étonné et sa récitation de Complies n'en fut pas le moins du monde interrompue, tandis que dans tout le Jardin retentissaient des cris d'effroi qui amenèrent bientôt une véritable panique. Mais un gardien s'approcha du fauve qui réintégra bien sagement son domicile. Cette lionne est aujourd'hui empaillée au Muséum où elle trône fièrement entourée de ses beaux petits lionceaux. Bien des années après, je fus la voir, en compagnie de M. Auvergne, qui me dit en riant : « Nous sommes de vieilles connaissances. »

C'était donc au Jardin des Plantes que nous venions, Maignien et moi, tous les jeudis, nos jours libres du Lycée, et les dimanches, après les vêpres capitulaires, rejoindre notre maître si dévoué, si affectueux. Il prenait connaissance de notre travail, rectifiait notre chronologie et nous apprenait à lire les mots qui nous avaient déroutés.

Quelque attentifs que nous fussions à ses doctes leçons, les distractions ne manquaient pourtant pas. Nous étions en présence d'un des plus beaux paysages qui se puisse imaginer. « Aucune ville de France, a dit Joanne, ne peut se comparer à Grenoble pour sa situation. » Le spectacle qui se déroulait sous nos yeux était vraiment féérique lorsque, certains dimanches, nos entretiens se prolongeaient plus avant dans la soirée. Les derniers rayons du soleil couchant illuminaient toute la chaîne de Belledonne avec des teintes harmonieusement graduées, étincelantes d'abord, plus douces ensuite, auxquelles succédaient des tons de pourpre légèrement violacés qui finissaient par s'éteindre peu à peu, pour laisser place à la lumière crépusculaire. La nuit venait, qui recouvrait tout d'ombre et de silence.

Et alors, jeunes, ardents, romantiques à l'excès, nous nous prenions à rêver :

Aspects sans borne ouverts sur les grands horizons ;
Abîmes où l'oreille écoute l'avalanche ;
Cimes dans l'éther bleu noyant leur flèche blanche ;
Grandes ombres des monts qui brunissent leurs flancs
Rayons répercutés des pics étincelants ;
Air élastique et tiède, où le sein qui s'abreuve
Croit boire en respirant une âme toujours neuve ;
Bruits qu'on entend si loin descendre ou s'élever ;
Silence où l'âme dort et s'écoute rêver ! (1)

Ah ! les vieilles chartes pâlissaient terriblement à ce désastreux contact qui évoquait en nous ces vers du poète aimé dont le génie avait chanté Elvire en des strophes immortelles.

Mais, le père Auvergne, comme nous disions, était là qui veillait sur ses élèves et les ramenait doucement à la réalité des choses, tout en prenant force prises dans sa tabatière.

Un jour, sa physionomie s'épanouit plus que de coutume et ses yeux brillèrent d'un éclat que nous ne leur connaissions pas. Nous venions de lui soumettre la lecture d'une charte du 25 août 1262, qui fut pour lui toute une révélation.

(1) LAMARTINE, *Jocelyn*.

Sa joie était si grande, mais si grande, que, ma foi... il nous embrassa. Pensez donc, la précieuse charte lui donnait en toutes lettres le nom patronymique d'un célèbre archevêque de Vienne, Jean de Bernin, *Johannes de Brenino*, nom que les historiens avaient estropié à qui mieux mieux ! J'ajoute que M. U. Chevalier a consacré une Etude spéciale à cet important personnage et il n'a eu garde d'oublier l'incident. M. Auvergne, justement fier de la découverte, en fit l'objet d'une communication à l'Académie delphinale, et il voulut bien mentionner les « deux bons jeunes gens » qui, sans s'en douter, lui avaient procuré une pareille jouissance.

Dans les premiers jours de juillet 1866, Maignien m'aborde tout joyeux :

— Tu ne sais pas la grande nouvelle ?

— La bataille de Sadowa ? On ne parle plus que de ça.

— Il s'agit bien de la bataille de Sadowa ! Mon cher, il paraît qu'il y a dans la Drôme, à Romans, un jeune abbé nommé Chevalier, qui est d'une force extraordinaire dans l'histoire du Dauphiné.

— Ah ! voilà qui est intéressant. As-tu quelques détails ?

— D'après ce qu'on m'a dit, personne ne sait lire les manuscrits et les chartes aussi bien que lui. Il connaît à fond les sources de notre histoire. Tu sais comme nous sommes souvent embarrassés. Le père Auvergne lui-même a parfois des hésitations. Eh bien ! cet abbé Chevalier ne bronche jamais. Il est étonnant. Tu verras qu'il deviendra un grand savant.

— Si tout ce que tu me dis là est exact, je partage ton appréciation. Seulement il faut en être bien sûr. Si nous pouvions le voir et faire sa connaissance ?

— Je crois que nous en aurons l'occasion, car il viendra certainement à Grenoble, un jour ou l'autre, pour travailler à la Bibliothèque et aux Archives.

— Dans ce cas, le premier informé avertira l'autre.

— Entendu.

Voilà plus de quarante-six ans que les deux amis tenaient ce petit dialogue, et il m'est resté si présent à la mémoire que je peux aujourd'hui le reproduire textuellement.

En évoquant ainsi, au soir de la vie, ces souvenirs d'un passé déjà si lointain, comment ne pas redire la mélancolique parole :

Hæc olim meminisse juvabit!

Dans quelle mesure mon vieux camarade a-t-il été bon prophète? La réponse ne vous est pas difficile.

III

Ce fut ainsi, mon cher ami, que j'entendis prononcer votre nom pour la première fois. Vous voir, vous connaître, et qui sait? arriver peut-être jusqu'à votre amitié, tel fut dès lors mon plus vif désir. En me conduisant dans la Drôme, dans votre voisinage, la Providence a procuré à ma vie cet inestimable bienfait, que je ne veux pas taire aujourd'hui. Les occasions de nous rencontrer devinrent de plus en plus fréquentes, et, avec le temps, les liens qui nous unissent n'ont fait que se resserrer davantage encore.

Si, sans sortir de la patrie dauphinoise, nous jetons un regard sur ces heureuses années, que de souvenirs à évoquer! que d'amitiés à bénir! Je revois encore votre excellent père sur la terrasse de son jardin des Récollets, tout au bord de la route qui va de Romans à Tain, guettant le passage de la voiture qui, tantôt m'amenait, tantôt lui apportait un paquet de livres, notamment les volumes de la grande édition de Saint-Simon par M. de Boislisle qu'il lisait avec plaisir et compétence.

Quand je l'ai connu, le docteur Chevalier était déjà un vieillard, mais un vieillard resté jeune, robuste, actif, aimable au possible. Sa physionomie respirait la bonté, car la bonté était le fond de son tempérament.

Intelligent, laborieux, chercheur heureux, puisqu'il découvrit dans un grenier le manuscrit original du Cartulaire de Saint-Barnard, il connaissait sur le bout du doigt tout son vieux Romans, auquel il a consacré de nombreuses et intéressantes études. Il laissa en manuscrit les *Annales* de sa ville natale. Nous en devons la publication à l'un de mes prédécesseurs dans la présidence de la Société, le cher et regretté Charles Mossant. Une parfaite loyauté, une belle intelligence, un cœur d'or, tout attirait et captivait dans cet homme de bien, dont la trop rapide disparition a causé parmi nous un vide qui n'a pas été comblé. Grâce à lui, nous bénéficions de l'œuvre importante du docteur Chevalier qui, non content d'être un érudit, fut aussi un administrateur modèle des Hôpitaux de Romans.

Très serviable à tout le monde, il ne comptait que des amis et après une longue carrière toute consacrée au travail et à la charité, il s'est éteint doucement, en chrétien convaincu et fidèle.

Tel fut votre père. Vous êtes son plus bel éloge !

Vous souvenez-vous de vos voyages à Tain, où nous nous retrouvions dans la vieille maison d'Anatole de Gallier, mon maître et mon ami ! Ce lettré si fin, ce causeur spirituel jusqu'à la séduction, possédait, comme Paul-Emile Giraud, une belle bibliothèque qui n'eut bientôt plus de secret pour vous.

Vous souvenez-vous de vos visites à Albert du Boys, des conversations si intéressantes dans le grand salon tout au bord du Rhône et bien ensoleillé ? Sa fille était toujours là, veillant sur son vieux père, femme vraiment supérieure, formée, ainsi que sa mère, par cet incomparable éducateur d'âmes que fut Mgr Dupanloup.

Mademoiselle Netty du Boys avait une connaissance peu ordinaire de Rome, des Catacombes, de l'Archéologie, et, guidée par les amis de son père, Rio et Montalembert, elle s'était éprise de l'art suave des primitifs. Comme elle aimait

à vous parler de l'épigraphie chrétienne et de l'illustre de Rossi ! Pendant plusieurs hivers, elle avait suivi ses conférences, car Rome, la grande séductrice, l'avait attirée et conquise.

Elle appréciait en vous le prêtre savant, destiné, par sa probité scientifique, à rendre les plus grands services à l'Eglise. Aussi, sa joie fut extrême lorsqu'elle apprit que le Pape Léon XIII vous avait adressé, le 20 mars 1884, un Bref d'éloge et d'encouragement. « C'est un grand pape, me dit-elle alors, et qui comprend les besoins de notre époque. Il a ouvert libéralement les archives du Vatican aux savants de tout pays et de toute croyance, et, dans une lettre magistrale, il a traité des règles de l'histoire ainsi que des devoirs et des qualités de l'historien, insistant particulièrement sur la sincérité et l'impartialité. Son Bref à M. Chevalier s'inspire de cet objectif supérieur, ce qui en précise la portée et lui donne sa véritable signification. »

Vous le savez, rien de ce qui touche au Christianisme ne la laissait indifférente, surtout en matière d'enseignement, de philosophie et d'histoire. Vous n'avez pas oublié de quelle sollicitude toute maternelle elle entoura, à ses débuts, le jeune abbé Pierre Dadolle. Lui aussi venait à Tain, où il recevait la plus cordiale hospitalité. Il était pauvre des biens matériels, mais très riche des biens de l'intelligence et du cœur. Avec quel tact, quel respect, quelle discrétion, les du Boys s'ingénierent-ils à secourir cette noble indigence et à mettre en relief cette grande richesse. Ils l'avaient en quelque sorte découvert, discerné, tant ils pressentaient en lui le prêtre destiné à honorer l'Eglise de France et à la bien servir : et il a été ce que nous savons tous, jusqu'au jour où, évêque de Dijon, il tomba sur la brèche comme un vaillant soldat qui meurt pour une cause qui ne meurt pas !

Mademoiselle du Boys était plus particulièrement attirée vers l'étude de l'histoire, et, comme elle avait conscience de votre valeur, elle vous en entretenait volontiers, ramenant

de préférence votre attention vers les origines historiques du Christianisme, car elle y voyait à bon droit le point décisif sur lequel portait l'attaque, et celui sur lequel devait aussi porter la défense.

Son père, avec sa dignité d'ancien magistrat, avait pour vous une prédilection marquée, et il ne vous plaisait pas moins par la droiture de son caractère et la fermeté de ses convictions. Vos visites les charmaient tous. Naturellement, j'étais prévenu de votre arrivée, témoin le billet suivant, pour n'en pas citer d'autres.

Tain, ce mardi soir.

Monsieur l'abbé,

J'ai le plaisir de vous informer que M. l'abbé Chevalier sera demain à la maison pour déjeuner. Vous savez combien sont intéressantes les conversations avec ce savant ecclésiastique qui fait grand honneur à l'Eglise.

Nous comptons bien sur vous. M. de Gallier est également prévenu.

Croyez, je vous prie, à mes sentiments très dévoués.

A. DU BOYS.

. Vous êtes de ceux qui ont eu le privilège envié d'être les hôtes de ce grand chrétien dans une autre de ses résidences, bâtie sur le flanc des montagnes de Belledonne et dominant la magnifique vallée du Graisivaudan, le château de La Combe.

A votre tour, par une belle journée d'été, vous avez gravi les pentes ombragées et suivi la superbe allée de tilleuls séculaires qui mènent à ce cher La Combe, où chaque année l'illustre évêque d'Orléans venait se reposer de ses travaux. Il affectionnait singulièrement cette demeure alpestre. Là, disait-il, « l'air semble plus pur, le ciel plus proche et Dieu plus familier ». Vous lui avez été présenté. Il était sur cette admirable terrasse dont le P. Gratry a dit : « Qu'irions-nous chercher ailleurs de plus beau ? » Auprès de lui se tenaient l'abbé Hetsch et l'abbé Lagrange, depuis évêque de Chartres.



Il fut heureux, je l'ai su, de trouver en vous un prêtre laborieux, érudit, apportant dans tous ses travaux une formation scientifique peu ordinaire et une sincérité absolue. C'est par là que vous aviez conquis son estime. Vous n'en sauriez douter, puisque, depuis ce jour, il ne cessa de vous envoyer toutes ses publications.

Le cadre de vos relations n'avait fait que grandir. Comment passer sous silence nos réunions à Grenoble, chez celui que vous avez si heureusement nommé « le prince des bibliophiles dauphinois », Eugène Chaper. De taille élevée, bien droit, Chaper avait grand air. Ancien officier du génie sous les ordres de son oncle le général Chabaud-Latour, il avait gardé les allures militaires, et, en cela, comme par son amour des livres, il était bien un peu le duc d'Aumale du Dauphiné. Physiquement, il ressemblait de façon surprenante à l'historien des Condé, ce qui n'était pas pour lui déplaire. Vous avez conservé le souvenir de son accueil, tout d'abord un peu froid, mais si vite épanoui. Vous rappelez-vous nos entretiens, toujours trop courts, dans sa riche bibliothèque ? Il avait la délicate attention de nous y procurer la société d'un prêtre éminent, M. Ginon, dont la haute et calme raison avait su très vite se fixer à votre endroit. Ce n'est pas là le moindre de vos éloges.

Son souvenir évoque tout aussitôt celui de son ami, qui fût aussi le nôtre, Mgr Devaux, successivement professeur, doyen et recteur à l'Institut Catholique de Lyon. Vous avez beaucoup goûté cet esprit judicieux, très ouvert à toutes les aspirations intellectuelles de notre temps, et qui fut un latiniste et un philologue des plus distingués.

Enfin, pourrais-je ne pas mentionner au moins notre visite au célèbre philosophe Ernest Naville, à Genève, ce protestant à l'âme si élevée, au caractère très digne, très loyal, grand admirateur de saint Thomas d'Aquin. Vous souvenez-vous avec quel respect il nous parla de l'Eglise, du pape Léon XIII — qui lui envoyait tous ses écrits — de Mgr Mer-

millod, du P. Gratry, du P. Adolphe Perraud et de tant d'autres catholiques, qui furent jusqu'au bout ses fidèles amis.

O grandeur de l'âme humaine, mystère insondable que l'homme ne saurait comprendre, mais que Dieu seul connaît et juge en toute équité !

Ce retour vers le passé n'est pas sans charme, ni, hélas ! sans tristesse, ni mélancolie. Des vides trop nombreux s'y sont faits, c'est la loi inexorable. Mais c'est aussi notre honneur que de savoir résister à l'ingratitude et de ne pas connaître l'indifférence et l'oubli.

A mesure que les années s'écoulent, il semble que ce sentiment soit plus accentué encore, et, désormais, rien n'empêchera que nous ne gardions une fidélité inviolable à de tels souvenirs et à de telles amitiés !

Ce beau discours, prononcé avec une diction remarquable, a tenu jusqu'au bout l'assistance sous le charme. C'est qu'il apportait à tous de véritables révélations sur les débuts de M. Chevalier et les rapports des deux amis. Au cours de cette revue du passé, semée d'anecdotes insoupçonnées, nous apparaissent en beau relief, en des traits concis et saisissants de vérité, maintes notabilités dauphinoises que plusieurs d'entre nous ne connaissaient guère que de nom.

M. le président donne alors la parole à M. le chanoine Reynaud, docteur ès lettres et curé de Saint-Jean à Valence, dont la réputation littéraire est si justement établie.

CHER MAITRE,

Votre récente élection à l'Institut de France a provoqué chez vos amis de la Drôme un sentiment de joie et de fierté. Non que cette nouvelle distinction, juste couronnement de tant d'autres, ajoutât à vos mérites ou à votre renommée

— car l'Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres, en vous ouvrant ses rangs, s'honorait tout d'abord elle-même ; mais cet hommage rendu à l'un des nôtres n'allait pas sans un rayonnement, qui rejaillit en quelque manière sur nous tous — très particulièrement sur la Société d'Archéologie, aujourd'hui rassemblée pour vous dire son admiration émue et son affection respectueuse.

En vue de motiver l'une et l'autre, notre cher et très distingué Président, ennemi juré des généralités oratoires, ami comme vous de l'exactitude scientifique, a élevé une sorte de monument bio-bibliographique, où votre vie et votre œuvre sont résumées en quelques pages, véritable merveille de condensation. Voilà qui n'est pas pour vous déplaire ; aussi bien est-ce une application des méthodes en honneur dans vos ouvrages ; c'est de plus, et d'une certaine manière, un travail d'art comparable à ce marbre, d'où une main d'artiste a fait jaillir la vie, fixant vos traits avec une extrême pureté des lignes, avec une puissance d'expression dominatrice, et offrant à nos regards cette figure de savant, cette tête débordante de pensée, qui semble toujours, comme Jules Lemaitre l'a dit de Sully Prud'homme, « sortir du songe obscur des livres ou des limbes de la méditation ».

Or, au lieu que d'autres, à méditer, s'épuisent en la vanité des rêves ou ne produisent que feuillets emportés par le vent, vous avez édifié d'une main sûre, persévérante, jamais lassée, les assises puissantes de l'histoire. Ici, j'ose à peine m'aventurer : un simple littérateur n'a pas qualité pour apprécier, comme il convient, un chef-d'œuvre d'érudition et de savoir, édifice aux proportions grandioses et savamment combinées, dont chaque détail fut l'objet d'une attention minutieuse et d'un rigoureux contrôle. C'est proprement une immensité. Songez donc ! près de quinze siècles, et quels siècles ! Tout ce moyen âge, autrefois méconnu, ou encore objet de dénigrement — et d'un dénigrement inspiré par l'ignorance, sinon par la mauvaise foi. Vous en avez appelé de ces juge-

ments sans consistance ni fondement, et, avec les Paulin Paris, les Gaston Paris, les Paul Meyer, les Léopold Delisle, vous vous êtes mis à l'œuvre ; puis, comme cet historien grec — je crois bien que c'est Thucydide — vous avez construit pour toujours.

Cette solidité tient pour une large part à l'excellence de votre méthode. Comme les grands médiévistes, dont je citais les noms à l'instant, vous avez la passion de la recherche, l'amour de l'exactitude, l'horreur de l'à peu près. Fixer un point obscur, établir ou vérifier une date, au besoin rompre en visière avec un préjugé ou montrer le côté légendaire de faits qui n'ont d'historique que le nom, c'est chose ardue, c'est un labeur long et difficile. Pour l'accomplir, vous n'avez reculé devant aucun sacrifice, vous avez abusé peut-être de vos forces, vous avez dépensé toute une vie, poursuivant sans trêve une tâche sans fin, vous réfugiant au besoin, et pour échapper aux prises des fâcheux, dans votre tour d'ivoire, accueillant sans surprise la contradiction, persuadé du reste, je l'ai dit naguère, que la polémique n'exclut point la courtoisie, que les injures ne sont pas des raisons et que la sérénité convient au savant comme au sage.

Voilà, ou je ne m'y connais point, de la probité historique et scientifique, et voilà, j'ose l'affirmer, une question de méthode transformée en une question de morale. Non, — et Brunetière en a fait la remarque, — « les choses ne sont point parce que l'on veut qu'elles soient » ; elles ont une réalité indépendante de nos fantaisies et de nos caprices. Par conséquent, le savant digne de ce nom ne se permettra ni omission volontaire, ni mutilation de textes, ni interprétation tendancieuse : il se subordonnera aux faits et il estimera la vérité par dessus tous les biens.

Vous vous êtes imposé cette loi, cher Maître ; que l'on feuillette indifféremment le *Répertoire des Sources historiques du moyen âge*, vos innombrables Cartulaires, votre *Regeste*, vos Recueils d'hymnes ou les substantielles préfaces

dont vous avez accompagné la publication de ces documents, on sera frappé de ce beau caractère de conscience professionnelle et l'on sentira en vous le guide éclairé et sûr des investigations historiques, le conducteur hors de pair de tout esprit curieux des choses du passé. Quel appui et quelle garantie !

Une mission ainsi conçue et réalisée honore grandement l'Eglise catholique, à laquelle vous avez voué, avec votre sacerdoce, tout votre talent, tout votre savoir, tout le meilleur de votre âme. Vous êtes une preuve vivante de la fusion harmonieuse de la science avec la foi ; vous n'en admettez pas la prétendue incompatibilité ; vous en poursuivez la convergence ; vous affirmez que la vérité est une, malgré la diversité de ses aspects ; et vous pensez, avec Bossuet, « que l'on doit tenir fermement les deux bouts de la chaîne, encore que l'on n'aperçoive pas bien le milieu, par où l'enchaînement se continue ». L'érudit, chez vous, ne contredit pas le prêtre. Vos confrères dans le Sacerdoce sont fiers d'un aîné tel que vous ; ils estiment que l'éclat de votre renommée rejaillit sur la cause qui, plus que tous les autres, leur tient au cœur !

Même conclusion, au point de vue national. Un préjugé, trop longtemps accrédité, semblait réserver à nos voisins d'Outre-Rhin le monopole de l'érudition et de la critique. Cette grosse erreur n'a pas même l'excuse de la vraisemblance dans le pays des Fustel de Coulanges, des Léopold Delisle et des... Ulysse Chevalier. Convenons toutefois de bonne grâce que l'Allemagne s'est inclinée devant votre prestige scientifique et vous a offert, avec une spontanéité touchante, les plus hautes distinctions dont disposent ses Universités. C'est là, de votre part, une contribution, entre vingt autres, à la gloire de la patrie française.

La petite patrie, à son tour, comme la grande, semble s'illuminer de ce rayonnement. Je n'en veux d'autre preuve que la réunion où nous voici, puis encore l'unanimité élo-

gieuse de la presse, sans distinction de nuances politiques ni de partis, tous ensemble applaudissant le nouveau membre de l'Institut. M'est-il permis d'ajouter que vos parents et vos proches s'associent avec une grande intensité de sentiments à la joie commune ? Ils évoquent le souvenir d'un père qui vous légua le double amour de la France et de la science historique. Vous m'en voudriez si je ne saluais aussi, au passage, un autre savant de votre famille, à qui m'unit une amitié de quarante ans et plus, bénéficiaire, à son tour, des suffrages de l'Académie des Inscriptions, l'éminent historien des *Evêques et de la Ville de Die*. Il est bien de votre école par l'étendue de l'information, la sûreté de la recherche, la passion de la vérité, l'horreur d'une érudition de seconde main, l'ampleur des constructions historiques.

De pareils ouvrages, les vôtres tout des premiers, contribuent à réaliser, par certains côtés, l'idéal contemporain de l'histoire. C'est un point de vue que vous permettrez au littérateur de ne pas négliger ; après tout, est-il inopportun de rattacher une œuvre à son temps, à son milieu, aux grands courants de pensée qui sillonnent un siècle ? Or, comme chacun sait, au lendemain du romantisme, nos pères furent les témoins d'une poussée historique ou l'imagination et la fantaisie obtinrent une trop large part ; soit défaut d'information, soit négligence, soit peut-être tournure d'esprit, des écrivains estimables, voire géniaux, composèrent des livres aussi brillants que peu solides. Nul n'admire plus que moi le talent prestigieux de Michelet ; mais la plupart de ses œuvres ne se pourraient-elles pas se définir : de la déclamation à propos d'histoire ?... Certes, celle-ci exige de qui l'aborde des qualités d'artiste, d'écrivain, peut-être même de dramaturge ; mais, passez-moi le mot, le tout à base de science ; faute de quoi le lecteur s'égare, l'auteur est dupe de soi-même et l'histoire n'est plus qu'un roman ou un pamphlet. Or cette leçon se dégage de toutes vos publications, cher Maître, et je crois bien qu'elle a été profitable à des médiévistes, tels que

M. Bédier, par exemple, ou Petit de Juleville, ou Langlois, ou Lavisse, lesquels ont enrichi le domaine littéraire de si substantielles productions. Grâce à vous, l'histoire digne de ce nom n'admet rien que de net et de précis, rien que de passé au crible d'une critique sagace et impitoyable... et nous voilà, par des chemins détournés, revenus au principe du vieux Boileau, dont l'application est plus féconde en histoire qu'en tout le reste :

Rien n'est beau que le vrai !

Si j'en avais le temps, il y aurait plaisir à étudier la répercussion de vos doctrines scientifiques sur la littérature et sur l'art, la substitution du document à la fantaisie dans le roman et le théâtre, la modification de l'esthétique littéraire dans le sens d'une imitation plus exacte de la nature, d'un sentiment plus net de la couleur locale. Mais là, vous m'arrêteriez tout court, et vous auriez raison. Ce ne sont point questions à débattre devant la Société d'Archéologie — qui n'en a cure — et peut-être me renverriez-vous au volume piquant d'Emile Faguet, sur le culte de l'incompétence... Je m'arrête donc, en m'excusant de n'avoir parlé qu'en littérateur, de votre œuvre avant tout scientifique ; mais, dans cet hommage, d'ailleurs inadéquat, au plus bel effort de reconstitution tenté par la science française, nul ne contestera la sincérité de mon admiration pour ce labeur immense, ni mon affection respectueuse pour le grand savant qui l'a réalisé.

Cette belle étude de forme littéraire impeccable, avec des aperçus vraiment neufs, captive au plus haut point l'auditoire qui, à plusieurs reprises, ne peut contenir l'élan spontané de ses applaudissements.

M. Louis Vinay, architecte à Romans, est ensuite invité à nous lire une Etude technique sur le buste de M. Chevalier.

MESDAMES, MESSIEURS,

Quand une dépêche amie vint apporter l'heureuse nouvelle de la nomination à l'Institut de notre respecté compatriote M. le chanoine Chevalier, une idée germa simultanément à Valence, à Romans et à Montpellier où se trouvait temporairement notre si dévoué président Mgr Bellet.

Cette idée était d'offrir, en cette occasion si heureuse pour notre président d'honneur et si flatteuse pour nous tous ses amis et membres de la Société d'Archéologie de la Drôme, un souvenir qui serait un témoignage de notre très sincère admiration.

Mais quel souvenir devait-on offrir qui pût convenir à la fois au caractère du prêtre, à la modestie du savant et à la dignité de notre société ?

Ce problème qui pouvait paraître insoluble fut cependant promptement résolu, car, dès notre première entrevue et sans entente préalable, nous arrivions tous avec la même idée, avec le même projet, le projet d'un buste.

En famille, il est d'usage d'offrir à la personne dont on célèbre la fête un cadeau souvenir, et ce cadeau est souvent un objet utile ou agréable non seulement à celui à qui il est offert, mais aussi, et bien souvent, surtout à la maisonnée tout entière.

Eh bien, avouons-le, dans la famille des amis de M. Chevalier, nous avons aussi été guidés par un unanime sentiment d'égoïsme et d'intérêt.

Car, si nous savions que la gloriole vaine et les mesquins honneurs n'ont aucune prise sur la trop grande modestie de notre savant collègue, nous savions aussi que nous nous ménagions de la sorte le plaisir de garder pour nous et nos successeurs l'image d'un compatriote qui honore grandement notre province dauphinoise et notre pays.

Et Monsieur le chanoine Chevalier nous a si bien devinés que, malgré le labeur quotidien, colossal et incessant qu'il

s'impose, malgré aussi la maladie dont il souffrait à ce moment là, et dont le buste, dans sa vérité, reste comme témoin, il a bien voulu, pour nous complaire, se prêter, avec une bienveillance extrême, aux pénibles séances de pose que demandait l'étude de la maquette.

L'exécution de notre projet fut confiée à Jean Chorel, un jeune sculpteur lyonnais et nous constatons aujourd'hui que notre confiance fut bien placée.

Je dois aux devoirs de la bonne amitié et de la quasi confraternité professionnelle de vous dire ici que Jean Chorel est un des brillants élèves de Barrias, qu'il fut lauréat des Ecoles des Beaux-Arts de Paris et Lyon, qu'il est hors-concours au Salon de Paris, et qu'enfin, l'Etat l'a honoré plusieurs fois de ses commandes.

Nombreux sont les travaux d'art sortis de son atelier que je ne saurais mentionner ici ; la liste en serait trop longue. Mais, laissez-moi, du moins, citer parmi les bustes que j'ai eu le plaisir de remarquer ceux du sénateur Bouffier, du docteur Fochier, de Madame de Cuzieu, de l'abbé du Bourg, de Puvis de Chavannes et d'autres personnalités parisiennes et lyonnaises.

J'ai hâte de déclarer que le buste exposé sous nos yeux comptera parmi les meilleures œuvres du sculpteur.

Nous avons eu le plaisir de voir presque au jour le jour, pendant les séances de pose, la terre glaise prendre forme sous les doigts hardis de l'artiste ; nous avons vu peu à peu, les traits, la ressemblance apparaître avec une vérité scrupuleuse, nous avons vu enfin le visage s'animer et s'illuminer de cette heureuse expression de bienveillance à l'égard des gens et des choses qu'on est accoutumé de rencontrer chez le modèle.

Et, malgré tout, une appréhension nous restait encore : que serait l'œuvre traduite dans le marbre ?

On sait l'impression qu'on éprouve toujours à voir une pièce de sculpture dont la vie, toute de convention, semble congelée par le froid de la pierre ou du métal.

Or, ici, de la blanche pâleur de ce marbre s'échappe comme un fluide de vie intense ; de ces yeux profonds sort un regard dont l'énergie n'a d'égale que la bienveillante expression. Le marbre a vibré ; la vie réelle anime ce carrare et chaque détail, chaque pli du visage, donne l'impression du vrai.

L'auteur s'est attaché à faire non seulement un portrait sincère au physique, mais il a voulu aussi rendre ce je ne sais quoi d'insaisissable qui fait que les sentiments de l'âme semblent se matérialiser pour éclairer les traits d'un vif rayon et pour contribuer à l'harmonie de l'expression.

Un statuaire ne doit pas se borner à être strictement et mécaniquement vrai, il doit aussi savoir comprendre son sujet et le voir jusqu'au fond de son moi intime.

Et précisément, c'est là un des mérites, et non des moindres, de l'œuvre que nous admirons.

Le scrupule de l'artiste a été poussé à l'extrême. Le jeu de physionomie, en effet, n'est point le même si nous considérons le buste sous ses divers aspects. A droite, le profil est éclairé par un léger sourire fait de finesse et de bonté ; à gauche, le regard réfléchi du penseur semble scruter les secrets de l'histoire, de face, le large front du savant protège, de son ombre accusée, une figure sereine où rayonne la satisfaction du labeur accompli.

Mais ces qualités de vérité et de vie seraient insuffisantes si elles n'étaient complétées par le goût qui préside à la présentation et à l'arrangement des accessoires.

Le socle est fait de deux volumes reliés qui symbolisent l'œuvre colossale et savante du nouveau membre de l'Institut. De l'un d'eux s'échappe négligemment une charte avec son sceau qui rappelle les laborieuses recherches aux sources historiques.

En avant, et dans un désordre voulu, mais du plus artistique effet, sont groupées les distinctions si vaillamment et si dignement conquises : la rosette de l'Instruction publique,

la croix des Saints Maurice et Lazare d'Italie et l'étoile à cinq branches de la Légion d'Honneur soutenue par son ruban moiré que nous avons le regret, pourquoi ne pas le dire ? de voir, depuis longtemps, privé d'une rosette qui ne saurait être mieux placée.

Enfin, brochant sur le tout, une croix pectorale de chanoine honoraire offerte par le Chapitre de Bayeux, placée là en évidence, sur la demande expresse de M. Ulysse Chevalier qui a voulu, même sur le marbre, donner à son caractère de prêtre, la prépondérance sur celui du savant.

J'ajoute enfin que le sculpteur a décidé que le marbre employé serait de premier choix, car il a jugé, à juste titre, que la sculpture ne trouve sa véritable expression que dans une belle matière digne du sujet et digne de l'exécution du travail.

Il y a quelques jours, Mesdames, Messieurs, Mgr Bellet, notre aimable et dévoué président m'a chargé, et c'est un très grand honneur pour moi, de vous présenter aujourd'hui une étude technique de l'œuvre de Jean Chorel.

Je m'aperçois que j'ai papillonné et que je me suis laissé entraîner un peu hors du cadre qui m'était strictement fixé.

Vous voudrez bien m'en excuser, et, mettant le comble à votre complaisance, vous me permettrez d'en sortir encore avant de terminer.

Ne sera-t-il pas permis dans cette réunion, et dans cette occasion solennelle, à un Romanais d'apporter à M. le chanoine Ulysse Chevalier les hommages et les compliments respectueux de ses compatriotes romanais ?

La ville de Romans fut honorée déjà par M. le Docteur Chevalier, son père, qui publia sur notre histoire locale de nombreux travaux du plus haut intérêt. A son tour, M. le Chanoine comptera parmi les plus glorieux fils de notre cité.

Et s'il est permis aux jeunes d'avoir de l'enthousiasme et de l'exubérance, laissez-moi, Mesdames, Messieurs, formuler un souhait. Laissez-moi espérer du moins que ce marbre, las, plus tard, d'essuyer la laborieuse et quète poussière d'une

bibliothèque silencieuse et grise, viendra, un jour, sur une de nos places publiques, rayonner à la gaie clarté du soleil et s'offrir au souvenir et à l'admiration de nos concitoyens.

Inutile de dire que cette étude esthétique fut très goûtée et vivement applaudie.

A ce moment, notre président s'adresse à M. Maurice Faure et lui demande de vouloir bien nous accorder la faveur d'une de ces belles improvisations dont il a le secret. Sans se faire prier, M. le Sénateur nous adresse, avec son amabilité bien connue, de chaleureuses paroles dont nous ne pouvons donner hélas ! qu'un très pâle résumé :

Je ne comptais pas prendre la parole dans cette belle réunion, où je suis tout heureux de me retrouver avec d'aussi aimables collègues, car, depuis trente ans je fais partie de la Société d'Archéologie de la Drôme, à laquelle je n'ai cessé de porter le plus vif intérêt comme la plus entière sympathie. Cela vous prouve que, loin des discussions irritantes de la politique, il est un terrain, celui de l'histoire, des lettres et des arts, où il est possible de se rencontrer et de s'entendre, ainsi que l'a très bien dit tout à l'heure notre cher Président. N'a-t-il pas eu, pour me décider à parler, l'habileté de me citer Lamartine, sachant que, moi aussi vieux Lamartinien, je ne résisterais pas à cette charmante séduction.

C'est que Lamartine tient au cœur de tout félibre, lui à qui Mistral dédia *Mireille* par ces beaux vers :

Te counsacre, Mirèio, es moun cor e moun amo,
Es la flour de mis an ;
Es un rasin de Crau qu'emé touto sa ramo
Te porge un païsan.

Mistral est une gloire pour la petite patrie, que nous aimons passionnément, nous les félibres Dauphinois. Je vois ici l'un des plus notables, mon vieil ami Colomb, amateur

comme moi des beaux livres. Qu'il me permette un trait de bibliophile émérite : lorsque je suis prévenu d'une vente en librairie, vite je demande au libraire s'il est temps encore d'acheter tel rare livre dauphinois, manquant à ma collection. Trop tard, m'est-il répondu, M. Victor Colomb l'a déjà enlevé ! — Je lui pardonne de tout cœur, mais à charge de revanche.

Voilà des digressions à mettre sur le compte de l'improvisation, et qui m'ont singulièrement écarté de mon sujet, je veux dire de celui que nous fêtons aujourd'hui à si juste titre.

Je connais depuis longtemps et j'admire de plus en plus, la valeur scientifique de M. le chanoine Ulysse Chevalier. Permettez-moi un souvenir personnel. Lorsque j'étais ministre de l'Instruction publique, (et des Beaux-Arts, — sous le pseudonyme de M. Dujardin-Baumetz —) je reçus un jour, dans mon cabinet, Mgr Duchesne, le savant directeur de l'École française de Rome, dont je venais de proroger les pouvoirs. Sur mon bureau on venait d'apporter une grosse pile de livres que M. le chanoine Chevalier avait adressés au Ministère. Je les montrai à Mgr Duchesne qui me dit combien la France devait être fière de posséder un savant et un travailleur tel que M. Chevalier, et il m'en fit alors un très bel éloge.

Il n'eut aucune peine à me convaincre, comme bien vous pensez, mais, en bon Dauphinois, j'en fus très fier.

M. Chevalier, en effet, est une gloire de notre petite patrie, comme il est celle de la France. Les éloges que nous lui décernons aujourd'hui sont amplement justifiés. Il est de ceux qui, en nous rappelant les grandes traditions du passé, nous montrent ce que furent véritablement nos pères, et ce que nous devons faire nous-mêmes pour nous montrer dignes d'eux.

L'amour de toutes ces belles choses, l'amour en particulier de la terre natale est le fondement granitique des nations. Pussions-nous toujours nous inspirer de ces nobles sentiments, auxquels nous joindrons celui de la reconnaissance pour l'illustre collègue qui, à lui seul, a établi les bases inébranlables de toute notre histoire du Dauphiné.

Cette brillante improvisation, que nous n'avons pu qu'imparfaitement résumer, fut couverte d'unanimes applaudissements.

Tout aussitôt, M. le Président, au nom de la Société d'Archéologie de la Drôme, remet à M. Chevalier son buste en marbre et le volume de sa *Bio-Bibliographie* renfermé dans un riche écrin.

M. Chevalier se lève alors, et, d'une voix émue, mais ferme pourtant, prononce les graves paroles qui donneront à notre fête sa véritable signification :

MON CHER SEIGNEUR ET HONORÉ PRÉSIDENT,
MONSIEUR LE SÉNATEUR,
MESDAMES,
MES CHERS CONFRÈRES ET AMIS,

Si j'avais pu me persuader que cette réunion aurait pour unique objet d'honorer ma personne et mes travaux, comme il vous plaît de le dire, j'aurais su me dérober aux démonstrations de votre sympathie, pour sincères qu'elles soient.

Mais en réalité, n'est-ce point d'autres choses qu'il s'agit ? A côté des sentiments de l'amitié et par-delà ma modeste personnalité, vous avez voulu, n'est-il pas vrai ? commémorer par un jubilé anticipé de notre Société, l'honneur que lui a fait l'Académie des Inscriptions en instituant entre elle et nous un nouveau trait d'union, un degré plus intime de confraternité. Et si vous donnez en ce jour une consécration solennelle aux efforts de toute ma vie, n'est-ce pas pour affirmer votre foi dans l'importance et la destinée des études historiques ?

*
*
*

L'Histoire, Messieurs, dans ce seul mot, quelle évocation pour nous, les hommes d'un monde vieilli, les héritiers d'innombrables générations !

Cogitavi dies antiquos, et annos æternos in mente habui
(Ps. 76).

L'Histoire est née dans le cœur du premier fils sur la tombe de notre premier père, elle a été d'abord une protestation contre la fugacité de tout ce que nous aimons et qui nous entoure. Par elle tout le passé demeure avec nous, et nous tendons la main à l'avenir.

Au temps de l'histoire orale et dans la période naïve de l'histoire écrite, elle a contribué par le bienfait du souvenir et la curiosité satisfaite, à charmer les instants de la vie oisive. S'il faut en croire Homère, les narrations d'épisodes vécus ou légendaires étaient la monnaie avec laquelle le voyageur de distinction payait l'hospitalité reçue. Les peuples guerriers ne se lassaient jamais d'entendre redire les hauts faits de leurs héros : « Où donc est Donn-bo, demandaient les preux d'Irlande, où donc est Donn-bo, pour qu'il nous raconte l'histoire des rois d'Erin ? » Le barde meurt, on apporte sa tête et tous ces braves pleurent.

Cette forme élémentaire et primitive, nous dirions romançée, l'histoire s'en est départie depuis longtemps, pour s'assujettir à des lois plus sévères. Sans rien perdre de son attrait, elle y a gagné en prestige et son rôle s'est agrandi, à mesure qu'elle devenait l'expression d'une certitude, une science en un mot. Les sociétés inquiètes, grosses de sombres lendemains, iront lui demander de salutaires enseignements : « Cherchons parmi les ruines de l'ancien monde, s'écriait Ozanam, la pierre angulaire de l'avenir. »

* * *

Mais si le public lettré recherche l'histoire sous forme de récits habilement dramatisés ou de reconstitutions plus ou moins approximatives des civilisations éteintes, ce n'est pas à nous, Messieurs, ce n'est pas aux ouvriers de l'érudition pure que vont d'ordinaire son admiration et sa reconnaissance.

On s'est plu à dénigrer l'érudition : des esprits superficiels ont prétendu qu'elle consiste à gratter des textes, à mesurer des manuscrits ou dresser des listes bibliographiques ; le nom de compilateur est presque devenu un terme de dédain. Et si, d'aventure, quelque voix écoutée s'élève en notre faveur, nous restons inaccessibles à la foule ; elle nous honore de loin comme les Athéniens adoraient le Dieu Inconnu, jusqu'au jour où elle brisera l'idole, si nous sommes assez cruels pour lui arracher le doux oreiller de ses songes.

Qu'il nous soit permis de le proclamer, l'érudition est la maîtresse de l'histoire. Lorsque celle-ci piétine sur place, s'épuise en redites, l'érudition la régénère en apportant à la lumière des faits ignorés, des témoignages inattendus et lui ouvre des perspectives nouvelles. L'ère des chercheurs présage celle des grands écrivains ou coïncide avec elle. Baronius avait composé ses Annales avant que Fleury eût écrit son Histoire, Mabillon a précédé Montalembert et D. Bouquet l'auteur des Récits Mérovingiens. J'oserais dire, en songeant à une poétique image : les érudits ont retrouvé les pierreries éparses du collier de la reine, d'habiles praticiens les ont ensuite rajustées et se sont attribué toute la gloire de la découverte. Il n'en demeure pas moins vrai ce beau mot de Lucrèce : « Il est salutaire de parvenir jusqu'au sources virginales et de s'y abreuver. » (*Juvat integros accedere fontes atque haurire*).

* * *

Ce n'est pas l'appréhension de cette méconnaissance qui serait capable de nous arrêter sur le seuil de la vie, alors qu'une vocation impérieuse nous dicte notre devoir et qu'on dirait volontiers avec le philosophe anglais : Mon chemin, ou je le trouverai, ou je me le frayerai.

Au moment où je cherchais ma voie, les études sur l'histoire du Moyen Age étaient entravées par de multiples

obstacles. Il était surtout difficile, impossible même, de se renseigner en peu d'instantes et sans se déplacer sur l'état d'une question. Force était pour cela de parcourir au hasard d'innombrables revues, de volumineuses collections ; et chacun à son tour était condamné à ce travail ingrat, sans fruits pour ses successeurs, un vrai travail de Danaïde.

Il manquait donc un livre qui mettrait immédiatement l'historien en présence de tout ce qui avait été écrit sur chaque sujet et délimiterait le champ de ses découvertes. L'instrument de travail qui manquait, je résolus de le forger. Après de longues réflexions j'arrêtai le projet du Répertoire des Sources historiques du Moyen Age. Plusieurs alors ont douté qu'un seul homme pût suffire à cette entreprise, d'autres ont fait des réserves sur son opportunité et la convenance du plan de la 2^e partie. La possibilité se démontra d'elle-même par la succession rapide des livraisons de l'ouvrage et le temps s'est chargé du reste : j'avais montré à mes contemporains toute l'étendue de leur savoir sur le Moyen Age ; ils en ont paru charmés et m'en ont su bon gré. Les choses sont allées de même pour le Répertoire hymnologique : les meilleurs juges ont passé condamnation sur ses défauts inévitables, en considération des services rendus.

Aimer passionnément la vérité, seconder selon ses forces tous ceux qui la recherchent d'un cœur sincère, tel est l'aspect sous lequel m'est constamment apparu le devoir scientifique. « La science, en effet, est essentiellement une œuvre collective, disait Berthelot dans une circonstance mémorable, œuvre poursuivie par l'effort d'une multitude de travailleurs de tout âge et de toute nation, se succédant ou associés, en vertu d'une entente tacite, pour la recherche de la vérité. »

Et cette entente tacite, voilà quarante-six ans que nous l'avons transformée parmi nous en un pacte public par la fondation de la Société d'Archéologie de la Drôme.

La séance d'inauguration eut lieu dans la grande salle de la Bibliothèque : il m'en souvient comme si c'était d'hier. Les

futurs sociétaires étaient déjà réunis lorsqu'une voix tonnante annonça : « Monsieur le Préfet ! » Le baron de Montour, car c'était lui, daigna présider à ce baptême et prendre le berceau de la Société sous son égide. Vous savez quelle forte vitalité devait lui être assurée. Les uns lui ont apporté leurs talents administratifs, d'autres les productions de leur plume, tous leur obole et l'agrément de leur commerce. Et sur tout ce trésor mis en commun, chacun peut dire qu'il a beaucoup reçu et peu donné : je dois surtout l'avouer moi-même.

Ils sont bien clairsemés aujourd'hui les témoins de sa naissance. Que de chères mémoires inscrites sur son livre d'or ! M. Lacroix, secrétaire perpétuel, en a été l'âme pendant près d'un demi-siècle ; on parlera toujours parmi nous de MM. Paul-Emile Giraud, Anatole de Gallier, Charles Mossant et de tant d'autres, avec les expressions du regret et du respect. S'ils pouvaient revenir au milieu de nous, ils seraient justement fiers de leur œuvre. Ils le devraient principalement à vous, Monseigneur et cher Président. Je le sais, vous n'aimez pas les louanges. Permettez-moi de bénir Dieu de vous avoir conservé jusqu'à ce jour l'entrain, je dirais la fougue de la jeunesse. Sous votre heureuse présidence la Société renaît à une vie nouvelle et votre énergique impulsion lui promet de longs jours de prospérité. Laissez-moi vous dire aussi que par vous il m'a été donné de connaître toute la signification, toute la valeur de l'amitié et quel réconfort elle apporte à l'âme dans les luttes de la vie. Le plus français des écrivains l'a dit avec une admirable simplicité :

Qu'un ami véritable est une douce chose !

* * *

Parvenus au moment où la fièvre de la vie s'apaise, où sans déposer les armes on éprouve le besoin d'aller parfois se reposer sous la tente, nulle pensée n'est plus habituelle et

plus douce que de remonter aux années mouvementées de la jeunesse, à nos débuts dans la carrière. Ils correspondent pour moi à l'origine même de la Société. Je n'étais qu'un séminariste lorsque le Bulletin voulut bien accueillir mes premiers essais comme il a fait de mes plus récents travaux sur l'histoire du Dauphiné. Entre ceux-ci et ceux-là, d'autres nombreux et d'inégale importance, se sont succédés d'année en année. Sans gloire aux yeux de l'étranger, j'ai réservé pour eux toute ma tendresse, car ils représentent le tribut payé sans discontinuité à la terre natale. C'est à son honneur que je souhaiterais de pouvoir dire avec le poète : J'ai érigé un monument plus durable que l'airain (*Exegi monumentum ære perennius*). J'ose même espérer ne pas disparaître de ce monde sans l'avoir tenté avec le « Regeste Dauphinois. » L'élaboration de cet ouvrage n'a cessé de me préoccuper depuis quarante-cinq ans ; prématuré au début, il arrive maintenant à son heure. Il permettra de mesurer le chemin parcouru dans notre province par les études historiques et précisera au lecteur le sens et l'efficacité de la collaboration étroite, incessante de tous les travailleurs. Vous y verrez en particulier quelle part honorable du labeur commun revient à nos érudits compatriotes.

* * *

Le succès inespéré de votre souscription, tient pour une large part, soit à l'excellent renom de notre Société d'Archéologie, soit à l'autorité personnelle de son Président.

Votre amitié veut bien me destiner des présents magnifiques.

Faut-il vous l'avouer ? A la pensée de me reconnaître dans la froideur du marbre, un frisson est passé sur moi. Un monument, n'est-ce pas un hommage que nous attendons sans hâte de la postérité reconnaissante ? Plus heureux que bien d'autres, j'aurai du moins la certitude qu'elle ne pourra

me trahir, car je sais gré au ciseau délicat de M. Jean Chorel de n'avoir voulu inscrire dans mon véridique portrait que l'expression d'une sympathie entière pour mes semblables et du calme que laisse à notre âme la contemplation sereine du passé.

Lorsque je considère ce volume, puis-je oublier que l'honneur de sa première édition revient tout entier à la science scrupuleuse de notre Président et à la munificence discrète de M. Charles Mossant ? Je devine, Monseigneur, quelle main amie a complété votre œuvre d'il y a dix ans, et si Dieu vous a privé de votre digne collaborateur, ils sont légion ceux qui sont venus le remplacer.

Oui, c'est un beau et inoubliable spectacle que l'association spontanée d'amis connus et inconnus, de tout pays, de toute langue et de toute nation, venus se grouper autour de vous dans une pensée unanime, tandis que les plus célèbres académies, les institutions savantes les plus respectées se rencontrent avec nos vaillantes sociétés dauphinoises et les bibliothèques de nos humbles cités !

N'aurez-vous pas cédé, comme malgré vous, à l'entraînement de votre sympathie et n'y a-t-il pas une disproportion trop grande entre le faste de vos présents et l'événement que vous entendiez fêter ? Je le craindrais. Mais ce marbre et ce livre me parleront avec une telle éloquence et une telle force persuasive de votre dévouement à la cause de nos chères études que j'ai le devoir de m'incliner et de vous en exprimer ma profonde et inaltérable reconnaissance.

Ces grandes et délicates pensées soulèvent d'enthousiastes applaudissements et laissent chez tous la plus reconfortante impression.

M. le Président, prenant une dernière fois la parole, remercie le sympathique auditoire qui, venu nombreux à notre belle fête, en gardera le meilleur souvenir. Il n'en veut pour preuve que son contentement manifeste.

Il remercie tous les membres de la Société, ceux surtout du Bureau, qui lui ont apporté un concours efficace et très dévoué.

Enfin, il remercie M. le chanoine Ulysse Chevalier des salutaires enseignements qu'il vient de formuler avec tant d'autorité, non moins que du précieux hommage qu'il daigne rendre à la Société d'Archéologie de la Drôme. Il en est la gloire. Elle est fière de lui et elle espère bénéficier longtemps encore de sa collaboration, disons mieux, de sa direction scientifique.

* * *

Les lignes qui précèdent sont extraites à peu près textuellement du journal *Le Dauphiné*, de Grenoble.

Trois mois se sont écoulés depuis la fête par laquelle la Société d'Archéologie a voulu célébrer un événement heureux... et glorieux dans la vie de M. le chanoine Chevalier ; on peut assurer que cette fête, unique dans nos annales, fera époque.

Qu'il nous soit permis de renouveler ici nos respectueuses félicitations à notre très distingué Président, qui en a eu tout le premier l'initiative, et en a été le savant et délicat organisateur.



VALENCE

IMPRIMERIE JULES CÉAS ET FILS



